



*Comédie
Romantique*

Il suffit
parfois
d'un rien...
et d'une
fraise
Tagada !

Tiphaine HADET

Tiphaine Hadet

Il suffit parfois d'un
rien... et d'une fraise
Tagada !

© Tiphaine Hadet, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2911-7

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« T'es pas sérieuse ? »

Ma mère pousse un long soupir et laisse brutalement retomber ses bras qu'elle tenait jusque-là sur sa taille pour examiner ma réaction. Je me tourne vers elle et réitère ma question.

« Tu crois vraiment que je vais porter ça ? »

Mais elle tourne déjà les talons. Je suis nez à nez avec une tenue rose pâle qui, sur son cintre hissé au-dessus d'une porte, ressemble à s'y méprendre à des rideaux en voile.

« Caro, c'est de la mousseline de soie ! Madame Freunberger a fait des pieds et des mains pour que son styliste personnel te la prête pour vingt-quatre heures. Cette robe coûte une fortune. Elle vient d'une collection récente qui a été portée aux nues par les plus grands critiques de mode. Fais pas ta grognon ! Dans une poignée d'heures, tout cela ne sera plus qu'un vague souvenir.

— Tu sais ce que c'est « une poignée d'heures » à l'échelle de ma vie ?

— C'est à peu près le temps que tu as passé à manger des haricots verts au cours des vingt-quatre dernières années ! Rentre le ventre, serre les fesses et enfile cette toilette ! Tu passeras au salon après pour qu'une maquilleuse et une coiffeuse te donnent meilleure mine. T'as encore dû passer la soirée d'hier avec Hervé, non ?

— Et ? T'es jalouse ?

— Caro ! Arrête avec cet air condescendant !

— Il t'embrasse d'ailleurs.

— Tu lui rendras et tu lui rappelleras qu'il est attendu le week-end prochain...

— ...pour le gratin de choux fleurs mensuel ! On le sait tous les deux, rassure-toi !

— Bon, je vais voir où en sont les plus petits. Ne tarde pas. On doit tous se rassembler dans moins de deux heures devant la chapelle.

— Ok !

— Et souris, Caroline Barbe ! N'oublie pas pourquoi tu es là ! »

Je plaque sur mon visage une expression sur-jouée de plaisir absolu, sans la moindre envie de duper ma mère qui referme déjà, derrière elle, la porte de la chambre que nous partageons.

Une lassitude, doublée d'un agacement profond, m'envahit. Je suis là parce que ma mère est la gouvernante des Freunberger depuis plus de trente ans. Et parce que j'ai grandi avec cette famille dont le compte ferait mourir d'envie mon banquier qui voit rarement plus de quatre chiffres sur le mien. Ma mère et moi vivons depuis toujours dans un immeuble Haussmannien de Paris, dans un minuscule appartement que les Freunberger ont mis à sa disposition quand elle est arrivée en France, à la fin des années 80. Luisa, celle qui m'a donné la vie, venait d'Espagne, sans un sou en poche, et a été recommandée par l'une de ses amies auprès de Marguerite, la doyenne des Freunberger, qui cherchait alors une femme à tout faire. Elle ne les a plus jamais quittés, pas même quand elle est tombée malencontreusement enceinte de « ce que j'allais devenir », après une histoire sans lendemain avec un étudiant tunisien qui a préféré honorer la parole donnée à son père d'épouser une femme de son pays plutôt que de m'élever au milieu des dorures dépolissées par Luisa. Dès lors, plus aucun homme n'a eu droit de citer dans la vie de ma mère, vie qu'elle a vouée entièrement à satisfaire son employeur tout en me mettant au monde et en m'élevant dans un milieu dont j'ai vite compris qu'il ne serait jamais le mien. Enfant, j'ai passé des heures à jouer dans la cour de l'immeuble que tous les Freunberger occupaient, du premier au sixième étage.

Trois générations dans deux mille mètres carrés en plein cœur de la capitale. Mes amies se prénommaient Victoire, France, Marie-Eugénia, Sophia, Capucine, Domitille et Bertille. Elles étaient les petites-filles de Marguerite qui vivait (et vit toujours) au premier étage dans un vaste appartement qui ressemblait pour moi à l'arrière-boutique d'un brocanteur, tant les bibelots et de nombreux objets de valeur se disputaient la place. Mais les filles ne vivaient pas ensemble. Victoire et France habitaient au deuxième, avec leurs parents et Marc-Antoine, leur petit frère. Marie-Eugénia, Sophia et Capucine occupaient le troisième et le quatrième étage et comptaient trois frères. Domitille et Bertille, les deux jumelles, vivaient au cinquième, alors que leur oncle Salvador, éternel célibataire, avait élu domicile au dernier. Bref, ça donnait un joyeux mélange, les caractères des uns et des autres n'étant jamais enfouis sous la fortune qui éclatait dans les escaliers en marbre. Marguerite veillait sur tout ce petit monde avec poigne

et bienveillance. Elle a accueilli ses gendres et brus sans hausser un seul de ses sourcils tatoués et ne leur a jamais demandé de rendre des comptes. Au-delà de faire fructifier sa fortune, acquise au gré des pérégrinations industrielles de feu son mari, Edouard-Louis, l'important a été de rendre chacun aussi heureux que possible. Et, durant mon enfance, j'ai eu le sentiment un temps d'appartenir à ce tableau idyllique digne d'une comédie musicale mise en scène par Resnais.

Pourtant, je me suis assez vite rendu compte que, si nous passions des heures à inventer des histoires de princesses et de valeureux chevaliers entre les différents appartements, je ne partageais finalement que peu de choses avec mes voisines et amies. Nous n'allions jamais les unes chez les autres, à part chez Marguerite quand elle nous offrait un goûter le mercredi. Nous n'allions pas dans la même école. Ma mère m'emmenait chaque matin dans l'établissement public du quartier quand mes comparses étaient déposées en voiture avec chauffeur dans une institution privée de la proche banlieue dans laquelle mixité rimait avec interdit. Assez précocement, j'ai posé des questions à Luisa qui bottait en touche aussi bien qu'un défenseur de l'Equipe de France de football. Vers 10/11 ans, je m'en suis épanchée auprès de Marguerite. J'étais alors élève au collège.

« Ma petite, dans la vie, il faut naître au bon moment, au bon endroit. J'ai eu cette chance et, finalement, toi aussi. Ne l'oublie pas ! »

C'est ce que j'ai fait. Je n'ai jamais oublié cette réponse, tout en comprenant au fil des années que la cuillère en argent était tombée de ma bouche dès ma naissance. Je n'ai plus jamais posé de questions, laissant les Freunberger à leur richesse et à leurs histoires de vie en apparence bien réglée. J'ai étudié comme une forcenée afin de ne pas faire honte à ma mère qui, si elle ne montrait aucune rancœur, ni aucune jalousie, avait quand même bien des difficultés à cacher son sentiment d'infériorité. Dès le lycée, j'ai décidé d'exercer un métier qui me faisait rêver : libraire. À l'adolescence, ma destinée n'en finissait plus de déclencher une multitude de railleries de la part de Victoire, Domitille et les autres.

« Tu veux juste être vendeuse en fait ? »

« Mettre des livres en rayon ? En fait, tu veux juste faire de la

logistique ? »

« Des bouquins ? Ça sert à rien, Caro ! Ouvre les yeux ! »

Evidemment, pour elles qui ne voyaient bien qu'à travers une paire de Louboutin ou un défilé de mode d'un vieux fou germanique, mon prétendu aveuglement conduirait à ma perte. C'est non sans une certaine fierté que je suis parvenue à réaliser mon rêve et suis donc devenue une vulgaire vendeuse de livres l'an dernier. Je vis toujours avec ma mère dans l'immeuble des Freunberger mais les histoires de princesses et de chevaliers ont disparu depuis bien longtemps pour laisser place au mépris et à l'ignorance.

Quand nous avons reçu nos cartons d'invitation il y a plus de quatre mois, ma réaction fut à la hauteur de l'évolution de mes sentiments.

« Hors de question que j'aie bouffer des crevettes roses habillée comme une danseuse du Lido au milieu de pantins richissimes !

— Caroline, tu n'as pas le choix ! Si tu ne le fais pas pour eux, fais le pour moi ! Tu sais très bien que si tu ne viens pas, je risque de perdre ma place.

— C'est sans doute ce qui pourrait t'arriver de mieux actuellement et tu le sais très bien !

— Là n'est pas la question. On fait quoi s'ils me virent ? Je n'ai pas les moyens de nous reloger en ville. Et quel employeur voudra de moi à 57 ans passés ?

— Un mec normal qui ne te prendra pas pour son larbin H24 !

— T'en connais ?

— Je suis sûre que ça doit exister. Faut juste bien chercher.

— Caroline, dans moins de cinq ans, je serai en mesure de faire une demande de départ en retraite. Je ne vais pas tout envoyer paître maintenant. Et, pendant ce temps-là, je continuerai à mettre de l'argent de côté pour que tu puisses acheter ton appartement quand ils finiront par nous congédier. »

Les arguments de Luisa avaient eu raison de mon veto.

« Ok mais ne me demande pas de porter une tenue princière ! J'irai en jean-baskets ! »

Devant ma tenue qui gît toujours sur son cintre au milieu de cette chambre aux accents du dix-huitième siècle, au cœur d'un château monumental privatisé pour l'occasion, je me mords une nouvelle fois les doigts de ne pas avoir été plus insistante. La journée, pourtant radieuse niveau météorologique, s'annonce longue et orageuse. J'attrape mon téléphone et compose le dernier numéro appelé. Vu l'heure, je doute fort qu'Hervé décroche mais sa voix sur son répondeur suffira à détendre mes nerfs passablement mis à l'épreuve.

« Allô ? »

Seules deux sonneries ont retenti avant que je n'entende son timbre embrumé par les vapeurs d'alcool consommé ensemble la veille.

« Ben ça alors, si j'avais pensé un seul instant que tu répondrais, j'aurais appelé plus tôt !

— J'ai enclenché l'alerte rouge pour les prochaines heures, au cas où je serais obligé de louer une voiture en urgence pour venir te sortir de ce guêpier ! »

J'éclate de rire.

« Hervé, rappelle-moi pourquoi tu ne m'aimes pas ?

— BIIIPP ! Très mauvaise réponse, mon petit cageot doré ! Je t'aime d'un amour inconditionnel et infini.

— Ah oui, merde, c'est vrai !

— Juste je préfère toucher ton corps quand tu ne t'épiles pas et il te manque, entre les jambes, un élément essentiel de ma sexualité désorganisée. Ce qui, soit dit en passant, une nouvelle fois, ne m'empêche absolument pas de t'aimer mais, et là je me dois de calmer tes ardeurs, tu ne me feras jamais oublier que Vincent Dedienne est plus mon genre que toi !

— Dis donc, t'es proluxe pour un mec qu'a pas dormi !

— Je suis encore sous ma couette et je ne désespère pas que Marguerite vienne d'ici peu te mettre un coup de pied aux fesses pour te faire accélérer ta préparation qui, si tu m'appelles, ne se passe pas dans les meilleures conditions !

— Tut tut tut... Bonne réponse, Docteur Jekyll !

— Tu as vu ta tenue ?

— Elle est sous mes yeux !

— Au ton employé, j'en conclus qu'elle est magnifique et qu'elle te plaît autant que le Tavel que tu as ingurgité seule hier soir.

— Ma choucroute, même Cristina Cordula ferait une attaque en la voyant !

— À ce point ?

— Imagine une fraise Tagada plongée dans la javelle...

— Ah ah ah ! J'adore l'idée !

— Ben moi, pas du tout !

— Allez, mon cageot, enfile cette merveille, passe entre les mains expertes et nombreuses de toute la batterie du petit personnel présent, relève la tête, gonfle tes seins, serre les fesses et prends-toi pour Julia Roberts durant les dix prochaines heures ! Avec un peu de chance, y aura bien un gars de la haute qui te remarquera.

— Tout sauf ça ! S'il y a bien un endroit et un jour où j'ai tout sauf envie de serrer un beau brun, c'est ici et maintenant.

— Choisis un blond ! Ça changera de tes habitudes de vieille fille et il me plaira peut-être !

— Ben voyons ! Donc je suis là pour toi finalement ?

— Si tu peux vérifier son pedigree, son compte en banque et l'âge élevé de sa mère, ça m'arrangerait. Hors de question que je partage ma proie avec une sangsue qui refuse de voir son même grandir.

— Qu'est-ce que tu peux être exigeant !

— Ben on en prend pour trente ou quarante ans ! Autant éviter les embûches dès le départ ! J'ai pas envie de passer ma vie à me battre contre une belle-mère envahissante dont le seul credo sera de rendre heureux son seul fils vénéré auquel elle aura juste réussi à pardonner son homosexualité mais dont elle se sentira responsable. »

Le franc-parler de mon interlocuteur me reconforte. Hervé me fait rire depuis bientôt dix ans et notre amitié n'a jamais été entachée d'une quelconque embrouille de jeunesse. Pourtant, ça avait très mal démarré. Il est entré dans ma vie comme un ouragan, lors de notre arrivée commune au lycée, dès le premier jour. Dans une salle de classe lugubre, envahie par une trentaine d'adolescents tous plus semblables les uns que les autres, mon allure garçonnesque, que je cultivais jusqu'au bout de mes cheveux courts et ses

vêtements aux couleurs criardes, qu'il portait aussi fièrement que moi, ma coupe, ont scellé nos vies. Il s'est assis à la seule place libre qui restait. À côté de moi. Il m'a souri. Il était beau et je l'ai tout de suite pris pour le fils spirituel d'Enrique Iglesias et de Matt Damon. Un regard vif. Une gueule carrée. Brun ténébreux à la peau halée. Je suis tombée amoureuse en un quart de seconde. Pour une durée tout aussi courte.

« Te fais pas d'illusion ! Je suis là juste parce qu'il y a plus de place ailleurs.

— Caroline, enchantée de te connaître.

— Moi pas !

— Espérons que nous ayons d'autres points communs, sinon l'année risque d'être longue.

— On en aura toujours un mais il risque de nous déchirer. Tu veux savoir lequel ?

— Si ça peut permettre de briser la glace, ça m'arrangerait.

— Le prof principal, tu le trouves comment ? »

Hervé parlait de Mr Nurot, enseignant en Histoire-Géographie de son état. La quarantaine, les cheveux légèrement grisonnants, une carrure d'athlète, pas d'alliance et une réputation de séducteur qui lui valait assez régulièrement d'être convoqué chez le principal du lycée. Pour toute réponse, mon sourcil droit s'était arqué.

« Voilà, tu as compris ! »

Nous n'avons jamais changé de place et sommes restés côte à côte durant nos trois années de scolarité. Il est vite devenu indispensable dans ma vie et je pense occuper une place importante dans la sienne. Je ne compte plus les soirées, les week-ends, les communications téléphoniques, le nombre de SMS, les mojitos ingurgités devant une comédie romantique qui nous fait souvent pleurer tous les deux, le nombre de mecs dragués, les réconforts mutuels, les blagues pourries, les plats surgelés depuis qu'Hervé vit seul dans un studio. Depuis que ses parents ont considéré que ses amours n'avaient plus le droit de citer dans la maison qui l'avait vu naître. Du jour au lendemain, après l'obtention de notre baccalauréat sans mention, parce qu'on avait révisé en admirant les joueurs de Roland-Garros à la télévision, Hervé est devenu un fils encombrant, malhonnête, dérangé autant que